

Autour du projet de thème du prochain congrès d'Assise 2013.

Amin Maalouf, Les identités meurtrières, Grasset 1998

QUERINJEAN Richard

Le livre d'Amin Maalouf avait retenu mon attention peu de temps après sa parution en 1999. Le personnage nous avait déjà séduits France et moi au point que nous avions choisis de l'évoquer dans la première version du site WEB en 2001

Quand Elisabetta Simeoni, notre présidente, a commencé à parler d'identité pour amorcer les premières réflexions autour d'un thème pour le congrès d'Assise de 2013, j'ai relu le livre d'A.M. et j'ai livré quelques réflexions autour de ce thème lors de la réunion informelle de Rome les 8,9 et 10 avril 2010. Par la suite j'ai ajouté quelques réflexions, quelques notes de lecture que je livre aujourd'hui à notre discussion.

Qui est Amin Maalouf ?

C'est un écrivain. Ce n'est pas un psychologue ni un anthropologue, ni un psychanalyste.

Il est né en 1949 au Liban région du Moyen Orient particulièrement troublée ces dernières années. Il quitte le Liban à l'âge de 26 ans et s'installe à Paris. Il publie en français de nombreux livres, essais, livres d'histoire. Citons « Léon l'Africain », « Le rocher de Tanios » pour lequel il a obtenu le prix Goncourt en 1993. Il vient d'obtenir le prix du Prince des Asturies, prestigieux prix littéraire espagnol pour l'ensemble de son œuvre.

Il publie « Les identités meurtrières » en 1999. Ce livre a connu un immense succès. Il est traduit en 15 langues. C'est un essai. A.M. nous livre ses réflexions sur ce thème bien actuel de l'identité à partir des expériences d'une vie hors du commun.

A.M est un nomade, un homme des frontières comme il le dit lui-même. Il rappelle qu'il est né au sein d'une communauté grecque-catholique, melchite. Sa mère est résolument catholique. Il a fait ses études chez les jésuites. Sa famille paternelle est protestante. Il a une grand-mère turque ; un grand-père poète, libre penseur, violemment anticlérical. Et nous n'allons pas remonter plus loin dans cette histoire « multiculturelle » dans laquelle on peut retrouver un ancêtre qui a traduit Molière en arabe et un autre qui a vécu à Cuba.

Tout cela pour dire que Maalouf a une certaine expérience de la problématique de l'identité, ce mot dont il se méfie et qu'il range dans la catégorie des « faux amis, » des mots aux contenus tellement variables.

« les faux amis sont ces mots qui appartiennent à deux langues différentes qui ont une grande similitude de forme mais dont les significations sont différentes. Dans ce cas-ci l'auteur veut souligner les nombreux sens donnés au terme d'identité. Le mot « identité » ne se trouve pas dans le dictionnaire de psychanalyse de Laplanche et Pontalis.

Dans la première partie de son livre, il tient à montrer que cette identité est constituée d'une foule d'éléments parmi lesquels l'appartenance à une tradition religieuse est selon lui et conformément à son expérience très importante. Mais il y a aussi l'appartenance à un groupe ethnique.

La notion d'ethnie est vivement critiquée e .a . par les anthropologues présents à Rome. Elle est liée aux recherches anthropologiques datant de la colonisation. Elle vient d'un usage « ecclésiastique » qui voulait distinguer les païens des chrétiens.

L'appartenance peut aussi être linguistique, point important sur lequel il va revenir abondamment, ou liée à une famille plus ou moins étendue, à une profession, un milieu social, et on peut poursuivre à l'infini : le quartier, le syndicat...Il s'agit des « gènes de l'âme » qui ne sont pas innés mais sont le fait d'une histoire, histoire qui peut entraîner des variations d'identité importantes liées au temps qui passe, aux lieux où l'on vit, aux conditions matérielles de cette vie, à l'âge qui vient.

Je cite ici François Jullien, philosophe et sinologue qui introduit dans son livre « Les transformations silencieuses » (Grasset 2009) quelques réflexions intéressantes en rapport avec le thème qui nous occupe . Il parle de l'identité personnelle (et sociétale), changeante, jamais fixée. Nous pouvons tous expérimenter ces transformations à travers les transformations, parfois à peine perceptibles, « comme le glacier qui fond » du vieillissement, à travers l'évolution de nos relations. C'est plus qu'une transformation ; c'est une transition vers l'indéterminable ; c'est « l'incessante transformation des choses ».

Lors de la réunion de Rome, il y eu de nombreux échanges autour du rôle de l'anthropologie. Peut-on parler, dire l'identité de l'autre sans la transformer ? Même dans une perspective d'observation participante. On peut sans doute en dire quelque chose dans une relation à l'autre mais cela n'implique-t-il pas de toute façon un changement, une transformation de l'identité au gré des échanges entre « l'observé » et « l'observateur »

Maalouf dit la même chose quand il dit de manière imagée qu' être femme à Kaboul n'est pas la même chose qu'être femme à Oslo. L'anthropologue peut-il être neutre, observateur « parfait » ? Il en doute et les anthropologues avec lui.

Maalouf poursuit en disant que c'est dans la mesure où les hommes, les femmes se sentent menacés dans un élément particulièrement important, touchant leur identité qu'il y a conflit parfois violent. Pour les uns l'élément important est la langue, la culture. Il donne l'exemple des turcs et des kurdes. Ils sont les uns et les autres musulmans mais ils ne parlent pas la même langue et leur langue n'est pas respectée par le pouvoir central. Pour les autres c'est l'ethnie et l'appartenance sociale qui jouent un rôle important. Il donne l'exemple des Hutus et des Tutsis. Les Hutus et les Tutsis sont catholiques et parlent la même langue mais ils ne sont pas étiquetés comme faisant partie de la même ethnie et ne sont pas de la même classe sociale.

L'auteur souligne ici que l'identité de chacun est complexe, unique. Il ne s'agit pas de la réduire à une caractéristique : « Il »est catholique, ou blanc, ou homosexuel. Ou belge, ou wallon ou flamand. Ces affirmations péremptoires contribuent à créer des préjugés redoutables qui se perpétuent dans le monde actuel avec leurs effets pervers et meurtriers. En effet c'est autrui, l'autre qui influence puissamment l'appartenance d'une personne à une identité, qui réduit son identité à quelques uns de ses éléments et parfois à un seul. Chacun accepte ou est obligé d'accepter une identité, qui escamote les caractéristiques personnelles C'est ce qu'il appelle l'identité « tribale », qui fige l'identité à quelques uns de ses éléments. Le groupe, la tribu va alors se défendre, résister à l'influence, à l'agression de l'autre tribu qui veut s'imposer. Mais cela dit aussi quelque chose de l'importance des liens, de l'identité sociale. Faut-il rappeler que cette conception tribale est à l'origine de nombreux conflits aux conséquences dramatiques ;

Y a-t-il une issue à cette impasse, à ces conflits latents ou franchement ouverts et violents ? Sans devoir renoncer aux appartenances personnelles qui constituent l'identité de chacun ne peut-on dépasser ces moments de l'histoire de l'humanité ?

L'auteur résume son souhait, en faisant appel au respect de la dignité humaine. Pour en revenir à un constituant de l'identité, l'appartenance religieuse, l'auteur estime qu'aujourd'hui l'Eglise paraît plus fréquentable. (*Il ne connaissait pas les avatars que l'église romaine a connus au cours de ces derniers mois de 2009-2010...*). Il y a place pour des idées de progrès, de liberté. Et il pense aussi que l'islam porte en lui d'immenses potentialités de coexistence. Il reconnaît aussi que l'histoire récente ne va pas toujours dans ce sens et que des régressions sont possibles.

Son rêve, son espoir : que chacun assume son identité personnelle sans impérialisme et sans sentiment de persécution, dans le respect de la dignité humaine de chacun, autrement dit dans l'acceptation de différences dans la perspective d'un destin commun. Il perçoit un renforcement du besoin de spiritualité qui dépasse l'appartenance religieuse, qui serait dissocié du besoin d'appartenance. Séparer le

religieux de l'identitaire. Il faudrait pouvoir satisfaire d'une autre manière le besoin identitaire ;

Cette préoccupation d'Amin Maalouf pour la spiritualité avait été évoquée par Gabriel Ringlet lors de son discours d'intronisation comme docteur honoris causa de l'université de Louvain en 2001. Il saluait sa « méditerranée spirituelle, l'exigence de sa quête intérieure, sa constante lutte contre la superstition et le sommeil de la raison,... »

L'auteur débouche sur des considérations en faveur de l'universalité, sur la lutte à livrer contre l'uniformisation appauvrissante. Il craint en effet l'uniformisation, porte d'entrée à l'hégémonie du plus fort, cheval de Troie de la domination américaine. Ecrit en 1999, Maalouf ne pensait pas encore à la Chine...

L'auteur pense davantage à l'universalité des valeurs, aux droits inhérents à la dignité humaine à ce qui concerne tous les humains. Y a-t-il place pour la tradition ? Oui sans doute mais uniquement si elle respecte les droits fondamentaux.

Et y a-t-il place pour que se développe cet universalisme ? Il faut y croire. Il emploie l'image de la panthère : Il faut « apprivoiser la panthère », cet animal qui tue si on la persécute, si on la blesse mais qui peut aussi être apprivoisée. La mondialisation qui va vers l'universalisme peut exacerber les comportements identitaires dangereux. Pour se garder de ce danger il faut faire appel au principe clé de la réciprocité. Chacun doit pouvoir vérifier que certains éléments de sa propre culture (personnages de son histoire, modes, objets, musique...sont adoptés sur tous les continents. Ceci est illustré par le succès des musiques africaines. Cette réciprocité est déjà en route, parfois de manière caricaturale, fabriquée comme on peut l'observer dans certaines séries TV dans lesquelles on place systématiquement un policier noir en face d'un délinquant blanc. Mais on s'éloigne des vieux films cow-boys dans lesquelles les indiens étaient massacrés pour le plus grand plaisir des blancs aux yeux bleus et protestants de surcroît. Internet va offrir plus d'occasions de communication entre cultures différents, chemin vers une culture commune.

En finale l'auteur propose ce que nous pourrions évoquer comme un au delà des identités. Il s'agit de l'importance donnée à la langue, à la langue maternelle. Le partage de la langue, d'une langue commune dépasse les autres éléments constitutifs de l'identité. A l'inverse une religion commune ne suffit pas à cheminer vers l'universalité, un au delà des identités. L'exemple belge illustre bien ce propos : la religion, la monarchie elle-même ne suffit plus à les rassembler. La langue les sépare. Un exemple inverse est serait-il donné par l'hébreu ? L'hébreu, langue créée qui a

permis de dépasser des appartenances y compris religieuses . La langue commune, un facteur d'identité, instrument de communication. C'est le pivot de l'identité culturelle. Le respect de la langue est un droit fondamental dans le respect de la dignité humaine. En pratique les choses ne sont pas si simples comme le montre le travail accompli dans le groupe suisse de l'AIEMPR. C'est une grave erreur, génératrice de conflits que de vouloir imposer une langue. Un exemple est donné par cette mesure « violente » de quelques bourgmestres flamands qui veulent imposer la connaissance de la langue flamande à tous les acquéreurs d'un logement dans leur commune.

L'auteur va plus loin encore dans cette question du respect de la langue. Toute langue doit être défendue, protégée. Les 300.000 islandais doivent pouvoir continuer à parler leur langue mais aussi développer leur culture, leur littérature. C'est un élément essentiel de leur identité. C'est vrai que cela impose la connaissance d'une autre langue, l'anglais en l'occurrence pour accéder au savoir, à la communication avec le reste du monde .C'est un effort important qui devrait être soutenu par la communauté internationale.

Et plus encore, dit Maalouf, il faut encourager l'apprentissage d'une troisième langue, une langue choisie, la langue du cœur. Langue identitaire, langue nécessaire, langue du cœur, éléments qui doivent permettre aux hommes de demain d'échapper à l'impérialisme d'une culture.

C'est ce qui doit prévaloir dans un monde dans lequel se développerait une vraie démocratie, non pas uniquement basée sur le pouvoir de la majorité mais sur le respect de la dignité humaine, de tous les êtres humains qui la composent ;

Son dernier livre « Le dérèglement du monde » (Grasset 2009) est moins optimiste et développe des idées plus générales. C'est comme un « au-delà des identités »

C'est un diagnostic inquiétant sur le monde d'aujourd'hui, sur l'Occident peu fidèle à ses valeurs et le Monde arabe enfermé dans une impasse historique

Mais A.M . reste fasciné par l'aventure humaine .Il refuse de considérer ce diagnostic inquiétant comme inéluctable. Dans ce livre l'auteur s'écarte de ses considérations centrées sur le problème de l'identité et des propositions qu'il faisait pour trouver des issues à cette problématique, propositions sans doute utopistes mais les utopies peuvent aussi être porteuses. Il centrerait ces propositions sur l'usage de la langue, le respect de la langue d'origine, la langue maternelle, pivot de l'identité culturelle qui transcende les autres éléments de l'identité comme la religion, la race,

l'ethnie, la couleur de la peau. facteurs qu'il a bien décrits comme potentiellement meurtriers.

Dans ce livre qui va au-delà de ces considérations sur les identités A.M. exprime ses raisons d'espérer, d'espérer une autre Histoire (p303) basée sur d'autres combats qui seraient communs à toute l'humanité. Il cite la recherche scientifique et les préoccupations éthiques. Il dit bien lui-même que c'est un vœu pieux mais urgent si nous voulons éviter de nous trouver engagés dans un affrontement des civilisations. Et il expose ses raisons d'espérer. La première est le progrès scientifique, antidote de la régression. La seconde raison est la prise de conscience que le sous-développement n'est pas une fatalité. La troisième raison est l'exemple que donne l'Union européenne, préfiguration plausible de ce à quoi l'humanité réconciliée peut prétendre. Il donne aussi beaucoup d'importance l'accession au pouvoir de Barak Obama qui pourrait marquer le réveil d'une grande nation. Je ne peux m'empêcher d'être septique quant à la valeur de certains des arguments d'A.M. mais ce sont les siens.

Il conclut en nous engageant à contribuer d'urgence (il insiste) à cette entreprise de sauvetage avec sagesse, lucidité, avec passion et parfois avec colère. Ce message a sans doute autant de valeur que quantité des messages catastrophistes qui remplissent les rayons des librairies.

Dans un livre un peu plus ancien, (« Origines ».Grasset 2004) l'auteur s'interrogeait sur la construction du moi, dépassant là encore des préoccupations limitées à des problèmes uniquement sociétaux.

Il est vrai qu'"Origines", qui n'est pas un roman, appartient au même univers » j'ai utilisé dans "Le Rocher" des histoires que j'ai racontées dans leur déroulement véritable dans "Origines". Dans les "Identités meurtrières", il y a un examen d'identité qui est amplifié et illustré en quelque sorte dans "Origines", qui est un livre sur l'identité racontée plutôt qu'analysée ».

Chacun des participants de la rencontre de Rome était bien d'accord qu'il fallait encore écouter, laisser mûrir le projet .Dernier titre suggérée : « L'identité comme au delà »...

Nous avons entendu les espagnols se méfier du mot d'identité. Ce terme est une illusion, voire une construction défensive. Il vaudrait mieux parler de forme culturelle en évolution. Freud évoque un besoin de synthèse Il parle de processus d'identification, besoin personnel, besoin collectif.



Le prix
Méditerranéen
a été
décerné à
Amin
Maalouf
pour son
dernier
ouvrage:
"Origines"
(éditions
Grasset).
C'est un
retour aux
sources: en
disséquant
des
correspon-
dances, des
lettres et

des poèmes écrits par son grand-père, toute une richesse cachée dans une vieille malle familiale, Maalouf a eu l'idée de retracer le chemin parcouru par une famille libanaise à travers les âges et les émotions. Le vécu de ces personnages surgit, comme par magie, pour éclairer l'auteur dans sa quête sur ses appartenances. Dans le cadre de la montagne libanaise, sous domination ottomane, l'histoire de cette famille se déroule traversant divers conflits: appartenances et convictions religieuses, famine, révolte et exil. Révolte d'un grand-père resté au village pour fonder une "école universelle". Il rêvait de moderniser les pays d'Orient et de propager un humanisme éclairé par le savoir. L'exil d'un grand-oncle parti chercher fortune à Cuba. La correspondance entre ces deux personnages, liés par l'amour fraternel, renaît pour devenir la trame de ce livre. Cette enquête sur l'héritage culturel familial permet à l'auteur de réaffirmer, une fois de plus, ses convictions profondes à savoir: le rejet de l'intolérance, du fanatisme et de l'ignorance. A l'occasion du

vingtième anniversaire du prix Méditerranée, cette récompense a été remise, mercredi 9 juin 2004, à l'écrivain libanais lors d'un déjeuner au restaurant "La Closerie des Lilas" à Paris, en présence de nombreuses personnalités, notamment Sylvie Fadlallah, ambassadeur du Liban à Paris, qui a déclaré: "En honorant Amin Maalouf c'est, aussi, le Liban que vous honorez, ce dernier jardin de la langue française au Proche-Orient. Si nous tenons à cultiver cette langue, c'est parce qu'elle défend les valeurs universelles et les idéaux de liberté, de justice, de démocratie et de progrès que nous partageons avec vous depuis longtemps. Nous y trouvons la vertu première de la francophonie... Je remercie le jury d'avoir donné au Liban cette chance: celle d'offrir l'œuvre humaniste de notre lauréat en cadeau à la France et à la francophonie". Amin Maalouf a, par ailleurs, accordé un entretien exclusif à "La Revue du Liban".

Pourquoi avez-vous décidé de parler de votre famille?

La tradition de silence entretenue par pudeur me retenait, mais j'ai toujours pensé qu'un jour, j'écirai un livre retraçant le vécu de ma famille, celle de la diaspora et celle restée au pays. L'événement déclencheur a été la rencontre avec un diplomate de mes amis qui, lors de son séjour à Cuba, a rencontré une personne qui avait le même patronyme que moi. Quelques mois plus tard, ma mère m'a rapporté du Liban trois lettres de ce grand-oncle cubain. Dans mon enfance, j'avais entendu parlé de cet oncle parti faire fortune à Cuba et de mon grand-père qui avait été le rejoindre avant de revenir encore plus déterminé à rester au village. Mon grand-père, Boutros, était un lettré. Quand j'ai retrouvé ses écrits, j'ai décidé de satisfaire son désir d'être reconnu et publié. J'avais le sentiment qu'il me forçait, en quelque sorte, la main. Il

était donc grand temps de me plonger dans l'histoire de mes ancêtres. **"Origines" est-il une suite du "Rocher de Tanios", pour lequel vous avez obtenu le prix Goncourt 1993, ou une concrétisation des "Identités meurtrières" (1998)?**

Il y a une similitude et une parenté entre "Origines" et mes livres précédents. "Le Rocher de Tanios" parle de la montagne libanaise; il s'inspire beaucoup des histoires qu'on m'a racontées dans ma famille. Il est vrai qu'"Origines", qui n'est pas un roman, appartient au même univers; j'ai utilisé dans "Le Rocher" des histoires que j'ai racontées dans leur déroulement véritable dans "Origines". Dans les "Identités meurtrières", il y a un examen d'identité qui est amplifié et illustré en quelque sorte dans "Origines", qui est un livre sur l'identité racontée plutôt qu'analysée.

Je voudrais encore illustrer les propos d'A.M. au sujet des problèmes de l'usage des langues, des limites de ses propos quant à la valeur de la référence à la langue comme élément de solution aux problèmes identitaires

Un exemple très actuel des questions posées par l'usage des langues est donné par la Suisse.

En Suisse romande les dialectes ont disparu depuis longtemps. Les derniers patoisants meurent à Genève en 1930. Les Suisses romands ont rapidement fait triompher la langue de la liberté dans la foulée de la révolution française. C'était aussi une manière de se protéger contre la germanisation favorisée par le libre établissement des Suisses à l'intérieur de leur pays. L'arrivée de nombreux étrangers en Suisse romande a arrêté ce mouvement. Pendant ce temps là on assistait à la généralisation du Hochdeutsch en Suisse alémanique, Hochdeutsch langue écrite standard adoptée par Luther dans sa traduction de la Bible. Ce processus de généralisation du Hochdeutsch est bien avancé quand Adolph Hitler entre en scène. A partir de ce moment le dialecte redevient la langue identitaire qui permet aux Suisses de se distinguer du dangereux voisin. Actuellement on assiste au maintien (et à la défense) du dialecte même dans la sphère publique, le scwyserdütsch, si difficile à approcher. Un

recensement fédéral devait clarifier la situation mais les questions sur l'usage des langues ont été supprimées. Cela rappellera des événements vécus en Belgique autour des mêmes questions !

Mais je pense aussi aux efforts de Wilfrid Martens qui lui a beaucoup œuvré pour amener les flamands à utiliser une langue qui devait leur permettre de se comprendre entre eux au delà des dialectes qu'ils employaient entre eux. « Paradoxe identitaire » dit Verlans dans un article récent : » En parlant le dialecte, on se donnait des airs d'enraciné. En parlant le néerlandais on se donne des airs de supériorité » dit-il. Et les flamands d'aujourd'hui débarquent sur une ouverture linguistique beaucoup plus forte que du côté wallon

On trouve ici plusieurs éléments évoqués par Maalouf : le recours à une langue pour se protéger de ses voisins, pour asseoir son identité et on peut même y voir, au départ de l'essor du hochdeutsch, une relation à l'appartenance religieuse (Luther).

La Belgique n'est pas en reste. J'ai entendu le professeur Franckard de l'ULG défendre le droit de chacun d'utiliser ses particularités, dans ce cas-ci les belgicisms, comme constitutifs de sa langue et refuser ainsi la soumission à une langue imposée de l'extérieur. Nous parlerions nous du français des parisiens ...

Une autre illustration de la complexité de ce problème de la langue m'a été donnée lors du dernier festival d'Avignon.

« Pour en finir avec Bérénice » titre du spectacle présenté par Faustin Lingekula et sa troupe d'habitants de Kisangani. L'auteur avait présenté son spectacle à la Comédie française, sans grand succès. Il revient alors au Congo et prépare son spectacle, en français : C'est sa langue de travail. C'est une langue apprise, qu'il parle d'ailleurs très correctement à nos oreilles. C'est la langue officielle du Congo à côté de deux langues africaines. C'est la langue de l'administration, du pouvoir, de la culture comprise par 20% de la population. Mais il y a 300 langues au Congo. Lingékula parle français mais ses compagnons ne sont pas toujours compréhensibles. Et pourtant L. veut développer l'activité théâtrale à Kinshasa, à Kisangani et il est invité à Avignon. Son projet n'est pas toujours bien accepté par le pouvoir. Son initiative trop originale, ses textes contestataires les mettent en danger. La langue, quelle langue? Un outil qui permettrait de dépasser des identités dangereuses, de donner accès à la culture. Lingekula y croit et compte poursuivre son aventure, son utopie ?

En conclusion recevons le message d'Amin Maalouf pour ce qu'il est : un témoignage et l'expression d'une utopie : celle de voir la violence destructrice céder le pas à l'avènement d'un monde plus respectueux des droits humains

Richard Querinjean

29.08.2010